Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 11 (1985)

Heft: 2

Artikel: Les jeunes et leur rapport au temps comme instrument d'analyse du changement social

Autor: Calabrò, Anna Rita

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-814954

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Schweiz.Z.Soziol./Rev.suisse sociol.,2(1985) 345-358

LES JEUNES ET LEUR RAPPORT AU TEMPS COMME INSTRUMENT D'ANALYSE DU CHANGEMENT SOCIAL

Anna Rita Calabrò
Istituto di Diritto del Lavoro E Politiche Sociali,
Facoltà di Scienze Politiche, Università di MilanoI - Milano

1. Les jeunes et le temps: des mots-clés pour comprendre le présent

Le temps est une création de la société: ce qu'on vit comme "le temps", n'est en réalité qu'un expédient que l'on a adopté pour mesurer ce qui est en train de changer, c'est-à-dire le résultat de la confrontation entre différents ordres de séquences dont l'un (déplacement des aiguilles de l'horloge) est pris comme unité de mesure des autres (Elias, 1985). Le temps social, c'est-à-dire le temps vécu par la collectivité (résultat de l'entrelacement du temps individuel et du temps social) exprime en effet les valeurs fondamentales de celle-ci et en outre les nécessités économiques et organisationnelles au fondement de nos sociétés.

Dans ce sens, le temps devient l'instrument principal pour mesurer le changement social. Observer les jeunes - par définition les protagonistes du futur - permet ainsi aux adultes, dans un certain sens, de jeter un coup d'oeil sur un temps qu'ils ne vivront pas.

Je veux partir de la prémisse selon laquelle les sociétés contemporaines, caractérisées par leur haut degré de complexité et de différenciation, ont besoin d'une organisation du temps différente de celle qui a caractérisé les sociétés industrielles.

Les sociétés complexes se plaignent en effet "du manque de temps": étant donné que dans ces sociétés chaque système est formé par des sous-systèmes toujours plus nombreux, même si l'interdépendance doit se maintenir à un niveau bas, il n'est pas possible toutefois d'éviter une forte coordination. Cela signifie ralentissement considérable des prises de décision et par conséquent mise en évidence de l'importance des échéances temporelles qui doivent être respectées pour le bon fonctionnement du système (Luhmann, 1975).

Si la gestion du temps est ressentie par les individus comme un problème ("je ne sais pas comment passer le temps" ou bien "je n'ai pas assez de temps") et si l'organisation temporelle de la société se révèle incapable d'atteindre les buts qu'elle se fixe (les temps bureaucratiques, ceux de la production ou ceux des décisions politiques, par exemple, finissent par se gêner les uns les autres au lieu d'être fonctionnels), cela veut dire que quelque chose dysfonctionne. Tout cela signifie que la structure sociale et ses règles sont en train de changer et que "l'horloge sociale" doit être réglée à nouveau.

Il semble que ce processus de changement se passe à deux niveaux:

a) Les sociétés complexes ont besoin d'une organisation plus rationnelle du temps qui enregistre ce qui change - l'augmentation des segments qui la composent, le changement continu produit par le progrès technologique et scientifique ... - en produisant un rapport plus fonctionnel entre les différents sous-systèmes et en éliminant de cette façon les problèmes provoqués par le manque de temps.

b) La scansion des temps de l'horaire individuel enregistre elle aussi des changements. Elle semble se régler de moins en moins sur le temps de travail: d'autres temps considérés jusqu'à présent comme résiduels deviennent plus importants (par exemple, celui des rapports affectifs ou encore celui de la créativité dans les loisirs). Globalement, les ressources temporelles semblent distribuées injustement entre les différentes plages de l'horaire.

A ce propos, on dit qu'une *"révolution silencieuse"* est en train de se produire (Inglehart, 1977): on marche vers une société qui ne se basera plus sur des conquêtes matérialistes telles que la productivité et la consommation, mais plutôt sur des soi-disant "valeurs post-matérialistes" qui visent la qualité de la vie. Prométhée est mort et le futur appartient à Dyonisos (Touraine & Maffesoli, 1984).

Selon Maffesoli, si l'individu ne considère plus le travail comme un lieu privilégié de construction de son identité et qu'il réévalue d'autres dimensions subjectives de son existence, il déplace ainsi le conflit sur le terrain de la quotidienneté. C'est un domaine qu'il connaît de plus près, qui lui convient et dans lequel il peut mettre en jeu sa finesse. En comptant sur une solidarité plus organique, il emploie des stratégies qui lui permettent d'éviter la menace de la complexité sociale et de faire place à l'expression de sa subjectivité.

En jouant sur l'imaginaire, sur la représentation symbolique, sur tout ce qui est rituel, il gagne sur "les formes officielles du moment social institutionalisé". Le quotidien devient ainsi "une affirmation de l'existence": au-delà du conformisme apparent qui, au contraire, semble le caractériser, il "dissimule des inversions", il permet des "réappropriations" (Maffesoli, 1983).

Il s'agit d'une substantielle modification sur la scène sociale: en effet, on dit que "la quotidienneté tue", pour indiquer que la routine mortifie l'imagination et oblige à l'habitude, expression du temps de l'ennui et de la répétition en opposition à celui de l'imprévu et de la créativité.

Les choses sont en train de se modifier et cela provient du changement des normes et des valeurs à partir desquelles l'individu organise sa journée et son temps. Dans ce processus (graduel) de modification, il se réapproprierait le temps dans sa tangibilité et il fuirait les pièges de la nostalgie et de l'espoir.

Jusqu'ici, on a vécu le quotidien à l'intérieur de la "logique de l'attente" (un moment de passage entre le passé de la tradition et le futur de l'utopie); on l'interprète aujourd'hui selon la "logique de l'attention" qui ne "raisonne pas en termes de solution finale des contradictions", mais qui regarde le présent - justement mesuré selon les rythmes du quotidien - comme lieu doué de sens, avec ses contradictions, mais aussi ses possibilités de changement (Crespi, 1983).

On ne se trouve pas alors en face d'une fuite dans le présent pour exorciser la peur du futur ("présentification" du temps lorsqu'on a brisé la continuité entre le présent, le passé et le futur de l'individu et du genre humain), mais, au contraire, d'une "réévaluation" du présent qui semble modifier l'identité même de l'homme contemporain. On connaît les analyses diffusées à ce sujet.

Le processus de croissance de la complexité sociale semble impliquer une augmentation des chances de vie et d'action pour l'individu, une dilatation de ses possibilités de choix. Subjectivement et objectivement, il se trouve dans la situation de pouvoir et de devoir choisir: il répond à cette injonction en maintenant indéfini le scénario de son futur, c'est-à-dire en s'imaginant doué de plusieurs biographies (Berger, Berger & Kellner, 1973).

L'individu se trouve ainsi théoriquement non seulement dans la condition de "pouvoir" choisir, mais aussi de pouvoir à tout moment choisir des chances écartées auparavant. Bref, il peut écrire et récrire à son goût sa biographie selon des critères qui ne sont

pas dictés par des "besoins profonds du système psychique" mais par un "calcul contingent entre coûts et bénéfices" (Gallino, 1982).

Dans un système social caractérisé par la multiplicité des formations sociales contradictoires et incommensurables entre elles (Berger, Berger & Kellner, 1973), ce processus de différenciation "rend presque impossible l'établissement d'un ordre de préférences stables, auquel l'individu puisse se référer pour orienter ses choix" (Gallino, 1982).

Il en résulte que l'homme contemporain est un sujet multiple qui emploie des stratégies de comportement lui permettant de gérer la multiplicité de ses expériences réelles ou potentielles sans se briser ou sans perdre son identité.

Pour arriver à ce que Luhmann définit comme "le miracle de la réduction de la complexité", il emploie surtout deux stratégies.

En premier lieu, même s'il "balance" toujours entre plusieurs formations sociales (autonomes et non ordonnées selon des critères de priorité), il ne perçoit pas ce qu'il y a de conflictuel dans cette condition, car il joue successivement plusieurs rôles, mais un seul rôle à la fois (Gallino, 1982). Ce faisant, il réussit à éviter le stress lié à la gestion de ce que Goffman appelle "une multiplicité simultanée de soi" (Goffman, 1961).

En deuxième lieu, par rapport à la gamme de choix dont il dispose, l'individu est d'une part obligé de choisir et d'autre part, il ne peut pas faire une sélection selon un critère sûr. Pour éviter les tensions et l'indécision qui pourraient le conduire à l'incapacité de décider, il rend alors ses choix réversibles.

Selon Luhmann "il n'annule pas ce qui n'est pas choisi, au contraire, il le conserve accessible". De cette façon, il le transforme en "horizon des sélections futures" (Habermas & Luhmann, 1971). Mais cela signifie aussi que "the future cannot begin", car la caractéristique essentielle d'un horizon, c'est que nous ne pouvons jamais le toucher, ni le rejoindre, ni le dépasser! Malgré tout cela, il contribue à la définition de la situation. Tout mouvement et toute opération de pensée ne font que déplacer l'horizon qui les guide," mais ils ne peuvent jamais le rejoindre" (Luhmann, 1976).

En bref, le présent est le seul temps réel et le seul maître de la quotidienneté.

2. Le "syndrome" de destructuration du temps

Les sujets que je viens d'exposer ont, ces dernières années, influé sur nombre d'analyses et de recherches sociologiques conduites en Italie notamment. Il serait intéressant de les comparer à un niveau théorique; mais ce n'est pas ici mon but. Mon objectif est plus modeste: essayer de confronter quelques esquisses théoriques avec une réalité certes circonscrite, mais que je connais bien et que j'ai étudiée, celle des jeunes Milanais.

A ce stade, je voudrais présenter brièvement les thèmes d'une recherche effectuée à Milan entre 1979 et 1984 sur l'emploi et la conception du temps des jeunes gens [1]. Une recherche qui conjugue deux termes - jeunes et temporalité - représentant des points d'observation stratégiques pour saisir le changement. Je viens d'indiquer les orientations qui peuvent guider l'homme contemporain; celles-ci devraient s'actualiser dans les comportements des jeunes qui sont sans doute plus exposés au changement. Puisque le changement repose sur les thèmes de la quotidienneté et de l'identité, c'est-à-dire les thèmes qui impliquent directement l'organisation objective ou subjective du temps, l'analyse des résultats de la recherche mérite quelque attention.

En résumé, l'enquête a permis de construire une typologie qui exemplifie l'emploi que les jeunes font du temps: 4 types qui remplissent ainsi la fonction de modèles à travers lesquels on pourra comprendre par ressemblance ou par dissemblance la multiplicité des façons d'être jeunes. Ils oeuvrent une relation entre passé, présent et futur, ils organisent leur quotidienneté et se rapportent au temps collectif.

Ces types résultent de la mise en relation de deux variables. La première est définie par le degré d'autonomie ou, au contraire, d'hétéronomie qui caractérise l'individu et qu'il met en oeuvre dans l'organisation de son quotidien et dans ses choix de vie; l'autre concerne la représentation structurée ou destructurée de la temporalité.

Dans le premier cas, celui de la structuration, le sujet vit le présent comme un temps de transition entre passé et futur, c'est-à-dire entre ce que le sujet a été et ce qu'il veut être. Au contraire, la destructuration du temps renvoie à une situation dans laquelle ce qui compte est le présent. Il n'est pas vécu comme une

---

[1] La recherche, dont les résultats sont en cours de publication, a été effectuée, sous la direction de A. Cavalli par A.R. Calabrò, C. Colucci, C. Leccardi, M. Rampazi, S. Tabboni.

séquence temporelle et de vie, mais comme l'unique dimension du temps (composé de plusieurs présents) qui doit être vécu pour ce qu'il est et pour ce qu'il peut offrir.

Quatre types de comportements peuvent être dégagés:

a) Autostructuration
b) Hétérostructuration
c) Autodestructuration
d) Hétérodestructuration

En désignant globalement le temps auquel l'individu se réfère - *temps historique* (capacité de se situer par rapport au passé historique et de "participer" à son propre temps), *temps quotidien* (organisation et succession des différents temps de la journée) et *temps biographique* (définition de son projet de vie) -, il est possible (en croisant ces trois variables temporelles avec les modes de structuration ou destructuration) de résumer le profil de quatre formes d'identité, de quatre modes différents, pour ainsi dire, d'affronter la vie:

a) Le modèle de *l'autostructuration* signifie haut degré d'autoconscience et d'autodétermination du sujet par rapport à sa collocation dans l'histoire, à son projet de vie et à l'organisation de sa journée. L'individu tient pour essentiel de pouvoir déterminer son propre parcours de vie, en suivant des stratégies qui, tout en tenant compte des circonstances extérieures, ne se laissent pas conditionner par elles; il s'est fixé des étapes par rapport auxquelles il définit et organise sa vie, étapes marquant les limites de son projet et donnant la mesure de sa réalisation. C'est en fonction de ce projot que passé, présent et futur prennent sens et s'inscrivent dans la continuité. Le temps devient une ressource précieuse qui doit être rationnellement administrée, efficacement organisée et distribuée, selon des critères précis, en établissant des priorités, entre les activités remplies. En tout cas, le rapport entre les différentes dimensions temporelles est dialectique et non rigidement préfixé: le passé est un récipient d'expériences qui peuvent corriger les stratégies du comportement; et le futur, quoique défini dans ses lignes générales, peut être pris en considération à la lumière de ce qui arrive dans le présent.

b) *L'hétérostructuration* renvoie, au contraire, à des modes d'organisation du temps qui dépendent des circonstances. Le sujet dessine son projet de vie à partir des modèles qui lui sont "imposés" et qu'il considère comme naturels et indiscutables. Par conséquent, si le passé est ce qui a été, et ce que l'on connaît, on souhaite que le futur soit prévisible et sans

surprise. Le présent est conforme aux usages du temps social que garantissent l'ordre établi et les habitudes. Satisfait ou insatisfait que l'on soit du temps, il est ce qui est et il ne pourrait rien être d'autre (rigidement divisé entre le temps de travail, de repos, de loisir ...). Toute variance (et a fortiori déviance) déterminerait insécurité et angoisse.

Rien de ce qui vient d'être dit n'est réellement nouveau: la description de ces deux modèles peut au mieux souligner divers niveaux de conscience, mais elle ne suggère aucun élément qui puisse indiquer comment les jeunes entrent en syntonie avec le changement social et s'ils s'y adaptent. Au contraire, ce que nous avons appelé "syndrome de destructuration de temps" (c'est-à-dire la dissociation marquée entre le temps individuel et temps social), rappelle immédiatement les observations sur les dynamiques de transformation des sociétés post-industrielles et les caractéristiques de l'identité individuelle.

c) Le modèle de *l'autodestructuration* du temps met en évidence un sujet sans projet de vie car cela pourrait conditionner le présent qui, au contraire, doit être ouvert à n'importe quelle opportunité. Par conséquent, le futur reste vague et indéterminé; cela ne veut pourtant pas dire qu'il n'existe pas ou qu'il soit absent des représentations que le sujet a du temps. Il existe au moins comme "catalogue" des buts-aspirations renvoyés. De cette façon, il conditionne beaucoup le présent, car rien de ce qui arrive ici et maintenant ne doit enfermer matériellement ou émotivement l'individu en mettant en danger la liberté infinie liée à un futur où tout peut arriver. Donc, aucun investissement dans le temps: le présent finit par être la seule dimension temporelle vécue, car c'est le temps réel et concret des sentiments et des expériences. Le futur ne sera que le lieu de l'imaginaire et le passé n'est que le temps qui n'existe plus et qui ne doit pas hypothéquer le présent. En effet, il n'y a pas de temps pour le regret et la révision des opinions: ce qui est fait est fait et, d'autre part, aucun choix n'est irréversible !

Le temps quotidien ne se règle pas sur celui des institutions, mais sur celui des désirs et des nécessités contingentes. Le sujet refuse le plus possible la rencontre avec les institutions qui compromettrait la liberté d'un temps ne tolérant ni règles ni horloges. Quand cela se produit, le rapport devient instrumental et provisoire.

d) Dans le cas de *l'hétérodestructuration*, l'absence de projet de vie et de rapport avec le temps des institutions, au lieu de de-

venir un choix à opérer sciemment, se transforme en son contraire: une condition imposée et passivement subie.

Le sujet vit avec angoisse un présent dépourvu de sens et de points de repère. Il censure son passé et "ignore" son futur, car il en a peur, son temps et sa vie étant complètement confiés au hasard, à la merci d'événements sur lesquels le sujet sent n'avoir aucun contrôle. Sans horaires à respecter et sans obligations face aux institutions, le temps devient vide et irréel: aucune valeur à laquelle se référer et aucun devoir à suivre par rapport auxquels on pourrait mettre de l'ordre dans un chaos d'événements dus au hasard.

Ces deux modèles représentent (même dans les limites d'une présentation typologique) l'horizon temporel de jeunes pour lesquels le futur est incertain. Ils manquent d'instruments pour en éclairer les contours. La jeunesse - âge de transition vers l'acquisition de rôles adultes définitifs - au lieu de devenir une phase d'apprentissage (Eisenstadt, 1956) se transformerait en une sorte de "condition stable" (Cavalli, 1980) qui dans le cas de l'autodestructuration, produirait le sens de la liberté et la volonté d'expérimenter; en situation d'hétérodestructuration, elle (la jeunesse) générerait au contraire angoisse et incertitude. Dans le cas de l'autodestructuration, ce serait une stratégie rationnelle et sécurisante que de "préférer une moindre sécurité à ce qui est sûr" (Luhmann, 1976). De cette façon, le présent deviendrait une sorte de "suspension renouvelée continuellement" (Sciolla & Ricolfi, 1982) qui permettrait de tolérer, parce que provisoires, des conditions de vie relativement insatisfaisantes.

Pour les jeunes, l'impossibilité objective de se fier à demain (sécurité, par exemple, par rapport à l'issue des formations scolaires et professionnelles), se transformerait ainsi en une sorte de garantie: ce qui dans le présent a été impossible à réaliser ne se perdra pas irrémédiablement, mais enrichira la gamme des choix futurs. Les jeunes auraient donc décidé d'"arrêter le temps" en vivant le présent comme la seule dimension temporelle douée de sens en refusant de se laisser conditionner par l'image d'un futur idéal par rapport à laquelle il serait difficile de vivre de façon cohérente (Sciolla & Ricolfi, 1982).

Pour eux, il serait vrai non pas que "the future cannot begin", mais que "the future must not begin". Ce comportement n'appartiendrait pourtant pas "à une phase chronologique de l'existence individuelle", mais il faudrait le considérer comme le "sommet visible d'un mouvement souterrain qui implique la société entière (...); un modèle auquel même celui qui a dépassé l'âge chronologique de la jeunesse peut se référer pour vivre avec

moins d'angoisse la situation d'incertitude que la multiplication des chances introduit objectivement dans la vie de l'individu" (Sciola & Ricolfi, 1982).

3. Le temps de l'ambivalence

La typologie construite à partir des résultats de la recherche nous fournit un modèle pré-théorique d'autodestructuration du temps qui semble correspondre à ce qui découle des études sur l'identité et confirmer l'importance de la quotidienneté dans l'économie existentielle de l'individu. Comment faut-il alors interpréter ce "syndrome de destructuration du temps" que l'on rencontre dans l'univers des jeunes ? En tant que révélateur d'inadaptation sociale ou, à l'inverse, stratégie d'adaptation que les jeunes réalisent face au changement social ?

On a vu que les études sur l'identité dans les sociétés complexes semblent confirmer la deuxième hypothèse: dans la société contemporaine qui produit un surplus d'informations et de "jeu"..., pour vaincre l'angoisse liée à une situation de vie imposant des choix continus et pour donner un sens à ses actions, l'individu doit nécessairement laisser l'avenir dans le vague, de façon à saisir toute éventualité et à y placer des options que le présent l'oblige à écarter.

En revenant au sujet de notre recherche, le jeune "destructure" son temps: il change l'articulation entre passé, présent et futur et il organise sa quotidienneté d'une manière différente, non plus en la modelant en fonction d'un projet futur, mais en lui conférant toutes valeurs intrinsèques.

S'il est vrai que les jeunes sont "les définisseurs du futur" (Bourdieu, 1980), l'incertitude biographique qui caractérise aujourd'hui leur condition se transformerait en une sorte de "nouvelle condition existentielle" appartenant en propre aux sociétés post-industrielles.

Ainsi que notre recherche le met en évidence, l'autodestructuré semble représenter l'"homme nouveau" qui, dans un futur proche, pourrait être une fois libéré des problèmes liés à la survivance, maître de son temps et de sa vie ...

Un individu avec une "ductilité" lui permettant de profiter des chances qu'une société technologiquement avancée peut lui offrir: capable de jouer avec le temps en changeant à profit certaines contraintes qui - selon les schémas traditionnels - peuvent appa-

raître comme une menace à son intégrité et à sa réalisation; en mesure, en un certain sens, de "monter le tigre": en renonçant aux garanties de la routine et des habitudes et, en syntonie avec les transformations continues que la société subit, en se transformant lui-même, définissant chaque fois sa propre image.

Une fois de plus on est confronté à un modèle théorique: dans la réalité, quels sont les jeunes qui se cachent derrière le type autodestructuré ?

A partir de l'analyse des interviews (où des traits de l'autodestructuration du temps sont présents), un tableau a été esquissé. Il est caractérisé avant tout, par de forts éléments d'hétérogénité, comme si chaque interview échappait au modèle théorique issu de la recherche. Cela n'annule certainement pas la validité des résultats de cette dernière, car ce n'est que par rapport au cadre théorique (typologique) qu'il est possible de comparer les différents cas et d'en tirer des considérations de caractère général.

On a classé ces interviews en distingant entre les "types purs" (types pour lesquels l'autodestructuration du temps concerne les trois dimensions historique, quotidienne et biographique); les "types mixtes"(types pour lesquels l'autodestructuration du temps n'implique pas nécessairement les trois dimensions de la temporalité); les "types diachroniques" (qui sont en train de modifier leur vécu de la temporalité en passant à des modèles différents de celui de l'autodestructuration ou vice versa) et finalement les "types synchroniques" (bien que ne pouvant être définis comme autodestructurés, ils présentent néanmoins (dans les trois dimensions de la temporalité) des éléments d'autodestructuration ou, au contraire, en étant substantiellement autodestructurés, ils présentent des éléments à d'autres typologies).

Ces différentes définitions peuvent être tenues pour une série des mots difficiles à prononcer et à comprendre. Je vais les utiliser uniquement pour donner une idée au lecteur de la manière dont on peut les concrétiser: non de la réalité vers un modèle théorique, mais vice versa - ce dernier se fragmente en effet en un nombre de cas qui semblent être directement proportionnels à la grandeur de l'échantillon dont il s'agit. Cela permet, pour ainsi dire, de comprendre comment la complexité et la différenciation caractérisent tous les aspects de la réalité (qui concerne un groupe de jeunes Milanais de 16 à 25 ans), même si dans ce cas cette réalité est très limitée.

A première lecture, elle permet de mettre en évidence que parmi les "types purs", le modèle qui se rapproche le plus de celui esquissé par la littérature examinée ci-dessus (les autodestructurés

actifs qui vivent cette situation comme stable, consciente et surtout en tant qu'occasion positive d'expérimentation continue) est l'un des plus rares.

Le modèle le plus diffusé cependant est celui de ceux qui vivent en effet cette condition comme transitoire. Encore plus nombreux sont ceux qui ont décidé de destructurer leur temps et qui se bornent à "décider de ne pas décider" en laissant le poids de leur choix aux événements, au temps et au hasard.

En outre, parmi les types mixtes on rencontre des cas où la destructuration du temps biographique (la décision de maintenir indéfini le projet de vie) peut s'accompagner d'une scansion du temps quotidien (déterminée ou subie) organisée autour de multiples engagements précis, de travail ou d'étude (un exemple typique est celui des travailleurs précaires) ou des cas où il existe une vision dialectique et précise de leur rapport à l'histoire (il s'agit en l'occurence d'individus provenant d'organisations ou de mouvements politiques).

Beaucoup de jeunes choisissent au contraire une autostructuration de leur temps. Pour d'autres, la limite entre une condition de destructuration déterminée (vécue en tant que choix) ou, à l'opposé, subie (donc angoissante et menaçante) reste incertaine et floue. D'autres encore mystifient une situation d'hétérodestructuration contrainte en l'affichant "idéologiquement" comme autodéterminée au nom des valeurs de liberté et d'autonomie, bref en la déclarant alternative.

En résumé, on peut dire que l'autodestructuration du temps est un choix existentiel qui cache des motivations très différentes.

Comparé aux réalités empiriques, le modèle théorique n'a plus de caractéristiques bien précises. Pour ainsi dire, les eaux se rident et perdent leur limpidité.

Le choix de destructurer le temps, de maintenir imprécis la définition de leur identité et leur projet de vie, se révèle dans la plupart des cas comme un choix difficile effectué par des jeunes qui, souvent, ont des parcours de vie très différents (diversité qui n'autorise pas la généralisation ...). Rappelons que dans le choix de l'échantillon nous avons privilégié les jeunes "drop out" (ceux qui n'ont pas de rapports stables avec les différentes institutions pour favoriser l'analyse de nouveaux modes de perception et d'organisation du temps).

Mais, le résultat montre qu'un tiers seulement des jeunes interviewés présentent des éléments de destructuration du temps. Parmi ceux-là, une petite partie concerne le "drop out", les autres ayant

des activités régulières (école, travail). Par ailleurs, à côté du groupe des jeunes autodestructurés, il y a ceux qui, hétérodestructurés, subissent avec une gêne extrême leurs conditions de vie. Il ne faut pas oublier que c'est précisément leur rapport (ou l'absence de rapport) avec le travail qui détermine la structuration ou la destructuration du temps (Calabro, 1984).

On pourrait dire qu'il s'agit d'un terrain glissant: l'univers des jeunes est extrêmement hétérogène et il contient tout ce qu'il y a de contradictoire, d'ambivalent, de complexe, en résumé, toutes les caractéristiques du temps présent.

Les contradictions objectives de vie (surtout le manque de perspectives satisfaisantes en ce qui concerne le monde du travail) obligent en réalité les jeunes à la destructuration du temps et à l'incertitude biographique.

Les jeunes vivent rarement cette expérience comme une chance ultérieure ou bien comme une occasion de croissance et d'expérimentation. Bientôt, ils s'aperçoivent qu'ils finissent par payer la liberté et l'autonomie à un prix élevé en termes de marginalisation sociale.

L'absence d'anxiété cache souvent des comportements passifs ou au mieux elle est liée à la certitude que des conditions particulières (famille, culture ...) garantissent finalement la possibilité de rentrer dans le rang quand on le voudra.

Le cas de ceux qui vivent cette condition comme une nécessité contingente sont plus nombreux. Il faut attendre que l'horizon s'éclaircisse et que des conditions favorables aux projets en abaissent les coûts de réalisation ! En proportion, beaucoup de jeunes sont passés de conditions de structuration du temps (emploi garanti, engagement politique, carrière scolaire traditionnelle) à une situation indéfinie et précaire.

Mais tout cela est arrivé parce qu'il était nécessaire de rompre les habitudes et les conventions. On cherche alors à reconstruire un équilibre entre le temps social et le temps individuel, en prêtant plus d'attention aux exigences issues des domaines des sentiments, de la créativité et du désir ...

Imaginer cette condition dans le futur, - en fonction des perspectives du marché du travail - c'est entrer dans le registre des contingences extérieures probables et non dans celui d'une stabilité existentielle.

Il s'agirait donc d'un passage obligé, se répétant au long de la vie d'un individu qui est ainsi en mesure de trouver de nouveaux équilibres, en ayant chaque fois pour but de restructurer son

temps. Une sorte de "deus ex machina" qui intervient périodiquement quand la tension atteint des niveaux intolérables. Une sorte de havre pour reprendre haleine. Mais surtout une ressource à laquelle on recourt dans des conditions déterminées: quand l'âge permet encore de vivre des choix comme réversibles.

Ces observations n'annulent certainement pas les théories qui ont inspiré mes réflexions. Elles suggèrent tout au plus qu'il faut être prudents dans l'interprétation d'une réalité où, selon moi, il est très difficile de distinguer entre les aspects de crise, les modalités de changement et les conformismes subculturels. Les jeunes ne semblent pas en effet constituer un "point" d'observation à tel point limpide et sans ambiguités que l'on puisse directement projeter leurs comportements dans le monde des adultes ou sur l'écran de la société future.

BIBLIOGRAPHIE

BERGER Peter; BERGER Brigitte & KELLNER Hansfried (1973), The Homeless Mind, Penguin Books, Harmondworth.

BOURDIEU Pierre (1980), Questions de sociologie, Les Editions de Minuit, Paris.

CALABRO Anna R. (1984), "Condizione giovanile ed esperienza del tempo", Prospettiva Sindicale, 53, 128-150.

CAVALLI Alessandro (1980), "Gioventù condizione o processo ?", Rassegna Italiana di Sociologia, 4, 519-542.

CRESPI Franco (1983), "La paura del quotidiano", Inchiesta, 61, 19-21.

EISENSTADT Samuel N. (1956), From Generation to Generation, Free Press, Glencoe.

ELIAS Norbert (1985), "An Essay on Time" in TABBONI Simonetta, Ed., Tempo e società, Angeli Milano, 79-118.

GALLINO Luciano (1982), "Della ingovernabilità, in STATERA Giovanni, Ed., Consenso e conflitto nella società contemporanea, Angeli, Milano, 68-87.

GOFFMAN Erving (1961), Encounters. Two Studies in the Sociology of Interaction, Boobs-Merril Company, Indianapolis.

HABERMAS Jügen & LUHMANN Niklas (1971), Theorie der Gesellschaft oder Sozialtechnologie, Suhrkamp Verlag, Frankfurt a/M.

INGLEHART Ronald (1977), The Silent Revolution, Princeton University Press, Princeton, New Jersey.

LUHMANN Niklas (1975), "Die Knappheit der Zeit und die Vordringlichkeit des Befristeten" in Politische Planung, Westdeutscher Verlag, Opladen.

LUHMANN Niklas (1976), "The Future can not Begin: Temporal Structures in Modern Society", Social Research XLIII.

MAFFESOLI Michel (1983), "Vita quotidiana e socialità. Il superamento dell'individuo", Inchiesta, 61, 15-18.

RICOLFI Luca & SCIOLLA Loredana (1982), "Fermare il tempo", Inchiesta, 54, 34-43.

TOURAINE Alain & MAFFESOLI Michel (1984), "Pro e contro la sociologia", Prometeo, 6, 117-131.